

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Emmanuel Kattan, Alain Beaulieu, Annie Cloutier

Jean-François Crépeau

Number 149, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68482ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Crépeau, J.-F. (2013). Review of [Emmanuel Kattan, Alain Beaulieu, Annie Cloutier]. *Lettres québécoises*, (149), 20–21.



EMMANUEL KATTAN

Les lignes de désir

Montréal, Boréal, 2012, 256 p., 22,95 \$.

La rumeur lointaine

Il y a des conflits que le temps ne parvient pas à résoudre, les guerres de religion en sont. Imaginez alors une famille mi-arabe mi-juive : qu'advient-il de leurs enfants s'ils ont à choisir l'une ou l'autre croyance ? C'est dans cet univers complexe que nous plonge le second roman d'Emmanuel Kattan, *Les lignes de désir*.

Sara Hachem-Benzaken est une jeune femme dont le père Daniel est juif marocain et la mère Leila, musulmane libanaise. Elle a grandi à Montréal et a été éduquée dans le juste équilibre des rites du judaïsme et de l'islamisme. L'harmonie de ses croyances cesse le jour où sa mère décède à la suite d'une grave maladie et qu'elle n'accepte pas qu'un dieu n'ait pas entendu ses prières. C'est dans cet état d'esprit qu'elle part étudier l'archéologie à Jérusalem où, pour la première fois, elle se retrouve face à ses appartenances religieuses.

Au moment où son père vient lui rendre visite, elle ne répond plus à ses appels ni à ses courriels depuis quelques jours. Daniel est très inquiet, car sa fille est ce qu'il a de plus cher au monde depuis le décès prématuré de Leila. Il remue donc ciel et terre pour la retrouver.

La rumeur de la ville

Quatre discours composent la trame du roman. Il y a d'abord un narrateur qui raconte l'arrivée de Daniel dans la ville sainte, ses rencontres avec les autorités et avec les relations de sa fille. Nous entrons ainsi dans l'univers de cet homme qui ne s'est jamais complètement remis du décès de son épouse et qui a maladroitement mis toute sa complaisance en sa fille.

L'autre voix entendue est celle du journal intime de Sara. Cette chronique nous fait partager ses déchirements, car n'être ni israélienne ni palestinienne la hante de plus en plus. Pendant que nous lisons ce journal, l'inquiétude de Daniel croît et, incapable d'attendre les résultats de l'enquête policière, il rencontre les gens que sa fille a fréquentés. Il constate alors que, malgré les nombreux échanges entre Sara et lui, il y a nombre de choses qu'il ignore ou dont il a mal apprécié l'importance.

L'impossible choix

Il y a entre autres Avner, un flirt auquel Sara a mis fin avant que cela devienne trop sérieux. Mais le jeune Juif, ne s'étant pas laissé rejeter, a transformé l'intensité de son sentiment amoureux en une colère sourde. On lui parle aussi d'Ibrahim Awad, que Sara fréquentait au moment où ils sont tous les deux disparus, et dont le demi-frère Tareq, proche d'islamistes extrémistes, n'accepte pas qu'il fréquente une fille ni tout à fait musulmane ni tout à fait juive.

Tous les discours du récit convergent vers la découverte des corps de Sara et d'Ibrahim. On peut attribuer leur mort violente à un élan de colère d'Avner ou de Tareq, mais aussi à l'ambivalence de Sara quant à la question d'être juive et musulmane qui les irritait. Emmanuel Kattan entretient d'ailleurs cette ambiguïté en clôturant les cinq cha-



EMMANUEL KATTAN

Les lignes de désir est un grand roman car, par ce voyage au cœur de la lutte fratricide entre Juifs et Palestiniens, l'auteur nous fait comprendre l'impossible choix auquel fait face Sara.

pitres du récit par une réécriture de la fable d'Abraham et de son fils Isaac, une histoire présente dans la Bible, la Torah et le Coran, et qui remet en question la nature de la foi en Dieu du patriarche.

Les lignes de désir est un grand roman car, par ce voyage au cœur de la lutte fratricide entre Juifs et Palestiniens, l'auteur nous fait comprendre l'impossible choix auquel fait face Sara. Les images percutantes dont foisonne le récit et les différentes façons de mener l'histoire servent parfaitement la trame qu'il a construite et les émotions qu'il communique à travers ses personnages. Il a ainsi rendu plus humain un conflit que le temps a pourri et dont on ne peut, hélas !, imaginer la fin.



ALAIN BEAULIEU

Quelque part en Amérique

Montréal, Bruide, coll. « Écartés », 2012, 224 p., 19,95 \$.

Et si c'était vrai ?

Ce douzième roman d'Alain Beaulieu a les allures d'un *road story*, ce voyage mythique à travers l'Amérique amorcé par Kerouac, mais il raconte plutôt une quête de liberté par des gens pour qui la vie n'a rien d'un conte de fées.

Lonie quitte son Belize natal à la recherche d'un meilleur avenir pour elle et son fils de 5 ans, Ludo. Elle remonte ainsi la filière qui a conduit sa cousine Liana dans une banale ville états-unienne où le passeur Marco, qui devait l'accueillir, n'est pas au rendez-vous. Après une attente interminable, elle part à la recherche d'un restaurant pour calmer la faim de Ludo. Elle entre dans le premier boui-boui qu'elle croise et elle est accueillie par des regards qui savent trop bien ce qui lui arrive. Nick, un homme au chapeau de cowboy, leur offre un repas et suggère à Lonie de quitter rapidement les lieux, car celui qu'elle attend est un dangereux petit escroc.

Le lendemain, Nick conduit la mère et son fils chez sa sœur Maureen, loin de l'arnaqueur et de sa bande. En route, il lui apprend qu'il est policier et que, en les voyant si démunis, il a décidé de mettre fin au régime de peur que Marco faisait régner sur la petite ville.

Illusion polyphonique

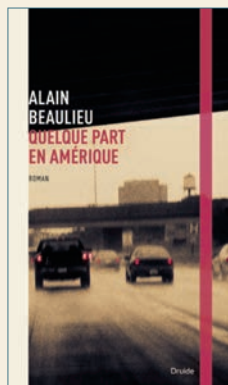
Maureen accepte d'héberger les amis de son frère et s'attache rapidement à Ludo, car elle n'a pas eu d'enfant. Plus tard, elle amène ses pensionnaires en voyage et, alors que le trio est installé au bord de la mer, elle invite son frère Nick. Celui-ci relate ses recherches pour retrouver la cousine de Lonie qu'il croit avoir repérée dans une petite localité où il les invite à l'accompagner. Maureen profite de cette occasion pour enlever l'enfant.

Ce premier segment du roman nous est raconté par Lonie. Puis, d'autres personnages sont à tour de rôle les narrateurs, créant ainsi l'illusion d'une polyphonie.

Quinze ans passent

La suite se déroule quinze ans après le rapt. C'est Koby, un jeune homme dans la vingtaine, qui raconte. Il ignore s'être autrefois appelé Ludo et que celle qui l'a adopté n'est pas Maggy Keller, mais bien Maureen Delwigan, la sœur de Nick.

Ce dernier prend le relais de la narration. Il nous apprend qu'après la disparition de l'enfant, Lonie et lui ont multiplié les recherches afin de le retrouver, mais que tous leurs efforts ont été vains. Ils se sont ensuite mariés et, de leur union, sont nées deux filles. Les années passant, un de ses amis policiers, Bob Greenspan, découvre par hasard ce qu'est devenue sa sœur Maureen et l'en informe.



ALAIN BEAULIEU

Le récit défile alors à vive allure. L'auteur m'a semblé pressé d'en finir, sans trop savoir comment, mais y réussissant. Je tais la chute prévisible du roman, ce qui n'est pas un défaut, l'histoire étant riche en rebondissements. L'écriture narrative d'Alain Beaulieu profite d'ailleurs bien de l'expérience acquise au fil de ses œuvres, le développement de la trame, son rythme, son écriture même étant en harmonie. Cela sans oublier les personnages empreints d'un humanisme qui semble les immuniser contre les mal-être évoqués.



ANNIE CLOUTIER

Une belle famille

Montréal, Triptyque, 2012, 274 p., 25 \$.

Quelle famille !

Dans la langue de Molière, une belle famille n'est pas nécessairement une belle-famille, et vice-versa. C'est sur cette ambiguïté qu'Annie Cloutier pose la trame de sa nouvelle fiction : les Gagnon forment-ils une belle famille ou une belle-famille ?

Depuis qu'ils sont propriétaires de Biscuits Gagnon, les six frères Gagnon et leurs conjointes ne cessent d'accroître le patrimoine familial. Ils en dirigent les opérations depuis la Capitale nationale et profitent de la proximité des parlementaires pour élaborer de nouvelles stratégies afin d'augmenter leur pouvoir et leur richesse.

Vie de famille

Annie Cloutier nous installe aux premières loges d'un spectacle qui va avoir raison de l'image publique et de la cohésion du clan Gagnon. La romancière mise sur la personnalité de chacun pour créer des événements qui font rebondir la trame dans toutes les directions, selon leur caractère, leurs réalisations, leur pouvoir et leur rayonnement. Elle y arrive en fixant le cadre de ces relations : la maison cossue de chacun, le chalet du clan dans Charlevoix, le siège social de l'entreprise, etc. Elle donne aussi la parole aux personnages qui font ainsi évoluer la narration en multipliant les péripéties, allant de leurs problèmes personnels aux difficiles relations de couple, aux compromis des affaires.

La romancière insiste sur la condition des femmes observée du point de vue de la belle-famille. Cette constance du récit me semble résumée dans la lettre qu'Anne-Marie Lessard, la conjointe de Philippe Gagnon, lui adresse lorsqu'elle le quitte. Elle y exprime la sensation d'étouffe-



ANNIE CLOUTIER

ment provoquée par la vie du groupe et par tous ces secrets de famille accumulés au fil des ans qui n'ont jamais éclaté au grand jour.

Une belle famille ressemble à une immense fresque des us et coutumes des Gagnon où nous les découvrons à travers le caractère de chacun, le rôle qu'il joue au sein du clan et ce qui le distingue des autres membres. La romancière crée l'illusion d'une telle harmonie qu'il est difficile de croire que cette image idyllique sera détruite. Il est alors étonnant que chacun quitte, tour à tour, le navire après avoir asséné un coup au clan Gagnon, coup qui ne sera pourtant jamais fatal.

Cette histoire ne manque pas d'intérêt, car l'auteure y a exploré divers horizons qu'elle a observés de multiples points de vue. C'est un récit intense, trop parfois, car il faut revenir fréquemment sur l'arborescence de la famille Gagnon pour ne pas s'égarer. En épilogue, la romancière écrit « que le joyeux mélange du réel et de l'imaginé permettait d'écrire un portrait riche et contrasté de la société québécoise, de sa politique, de sa culture, de ses préoccupations... » et cela, je crois qu'elle l'a réussi.